

MOSCOU

Le «Bolchoï»,
comme neuf

NICOLAS BLANMONT

En octobre 2011, le célèbre théâtre du Bolchoï à Moscou rouvrait ses portes: rénové, modernisé et stabilisé. Lieu mythique, le «Grand» («bolchoï», en russe) avait bien besoin de ces travaux sur six ans. Comme tous les théâtres lyriques européens du XIX^e siècle, il ne permettait pas d'utiliser des machineries modernes permettant des changements rapides de décors, et il manquait de lieux de répétition et de stockage. Il fallait aussi restaurer les stucs et dorures d'un édifice conçu en 1856, encore très en vogue à l'ère soviétique, mais laissé en déliquescence à la chute du rideau de fer. On voulait, enfin, retrouver ses qualités acoustiques, gâchées par des rénovations hâtives.

Tout cela avait amené à un budget de plus de 500 mio de dollars... qui grimpa rapidement à quelque 700 mio. C'est que, les travaux entamés, on s'aperçut que le Bolchoï avait été bâti sur de mauvaises bases: pour aller plus vite - il devait être prêt pour le couronnement du tsar -, on s'était contenté de réutiliser les fondations, imparfaites, d'un théâtre plus petit. Il fallut placer des centaines de pieux provisoires, construire de nouvelles fondations puis retirer les pieux. Le tout après avoir emballé le bâtiment de ceintures de métal: ses sept parties ne tenaient plus «que par les fils électriques»...

Travail herculéen de génie civil, la rénovation du Bolchoï fut aussi un véritable défi artistique. La troupe - orchestre, ballet, chœurs, solistes - déménagea dans un théâtre construit juste à côté, et le directeur en profita pour remplacer certaines productions ancestrales par de nouvelles lectures, plus en phase avec les canons de l'Ouest.

Entre art du bâtiment et arts de la scène, «Bolchoï, une renaissance», le documentaire de Denis Séguy, trouve joliment son chemin. Parallèlement, Bel Air édite un *Casse-noisettes* du vétérinaire Yuri Grigorovitch et capté fin 2010 sur la scène du Bolchoï intermédiaire. Une vision traditionnelle qui ravira les amateurs de ballet classique.

LA LIBRE BELGIQUE

> DVD: Bel Air BAC 075, 54 min, et Bel Air BAC 073, 103 min, Harmonia Mundi.

La clé de l'univers dans les chiffres

Philosophie. Pourquoi les fleurs n'ont-elles jamais 10 ou 11 pétales? Pour les frères Bogdanov, le langage mathématique permettrait de déchiffrer l'énigme des origines.

FRANÇOIS GACHOUD

U

Un soir de 1920 à Berlin, Albert Einstein s'attarde à converser avec une de ses étudiantes en physique théorique. Celle-ci lui pose cette question: «Maître, que cherchez-vous finalement dans vos équations?» Réponse d'Einstein après un silence: «Je voudrais savoir comment Dieu a créé l'univers. Je veux savoir la pensée de Dieu.» L'expression allait faire le tour du monde, provoquer polémiques et réactions pour le moins controversées. Ce qui n'empêcha pas maints savants de reprendre l'expression, comme Freeman Dyson ou Léon Ledermann qui n'hésita pas à parler de «particule de Dieu» pour désigner le fameux boson de Higgs dont l'hypothèse semble désormais confirmée depuis le 4 juillet dernier grâce aux résultats acquis par l'accélérateur LHC du Cern.

Depuis qu'il neige, il n'y a jamais eu deux flocons identiques sur cette planète

Quoi qu'il en soit de l'usage qu'on peut estimer douteux de ce vocabulaire à connotation religieuse quand il est appliqué à la recherche et aux découvertes scientifiques, il n'en renvoie pas moins au mystère de l'origine cosmique, lequel demeure entier à la raison humaine et n'a rien à voir avec une révélation d'en haut. Il est sans doute inopportun que les frères Bogdanov, enclins à promouvoir le succès de leurs best-sellers, aient choisi un titre qui prête à confusion, bien qu'ils se sentent ici cautionnés par la formule du grand Einstein. Il serait bon que le mystère des origines, en science comme en philosophie, ne soit pas assimilé au mystère entendu au sens religieux.

Cela étant, de quoi s'agit-il au juste dans le dernier essai des frères Bogdanov? En partant de réalités physiques, ils

tendent de montrer que, selon eux, la science nous donne aujourd'hui les moyens de chercher un principe organisateur sans lequel on ne peut pas expliquer l'énigme des origines. La clé de cette fameuse énigme serait de nature mathématique. Il suffirait de partir de phénomènes simples.

Par exemple: pourquoi, depuis qu'il neige sur notre planète, n'y a-t-il jamais eu deux flocons identiques alors qu'ils sont construits sur le même modèle, celui d'une figure géométrique à 6 sommets, jamais 5 ou 7? Autre exemple: pourquoi le nombre de pétales des fleurs est-il toujours rigoureusement déterminé par la constante du nombre d'or: 5, 8 ou 13 pétales, mais jamais 10 ou 11? C'est qu'il existe une loi mathématique qui oblige chaque fleur du monde à avoir un nombre précis de pétales obéissant à «une suite de nombres», découverte faite voici huit siècles par Fibonacci et toujours confirmée depuis.

Un code mathématique

Ainsi, dès la fin du XIX^e siècle, des savants comme Klein, Hilbert et Minkowski avancèrent à Göttingen l'hypothèse selon laquelle les mathématiques «ordonnent» les lois physiques qui, à leur tour, «ordonnent» l'univers dans lequel nous vivons. Dans cette perspective, «un code sous-jacent, d'essence mathématique, un peu comparable au code génétique pour un être vivant, explique toutes les lois physiques et organise, avec une précision vertigineuse, les valeurs de toutes les constantes fondamentales».

L'intérêt de cette hypothèse est qu'elle peut s'appliquer à l'instant dit «zéro» du big bang, ce que Max Tegmark, professeur de physique au MIT, confirme. Il n'hésite pas à conclure: «La réalité physique dans laquelle nous vivons repose sur une structure mathématique qui est en dehors du temps.» Si l'univers est fait de matière aujourd'hui, à



Les frères Bogdanov scrutent le ciel et les mystères des chiffres. DR

l'instant du big bang il n'y avait qu'une énergie dont la température de 10 puissance 32 degrés dépassait tout ce que nous pourrions imaginer. Et juste avant le big bang? Dans cette ère impossible à se représenter, fût-ce en imagination, il n'y avait ni matière, ni énergie, ni espace, ni temps.

Prés de l'instant zéro

«Alors qu'y avait-il?» se demandent les frères Bogdanov. «C'est ce que ce livre vous propose d'entrevoir», répondent-ils. «Il fut un «temps», au voisinage de l'instant zéro, où l'univers était immatériel. De quoi était-il fait? De ce qu'en science on appelle aujourd'hui de l'information. Une pensée pure au cœur du «néant». Qu'il ait existé une formidable régle de

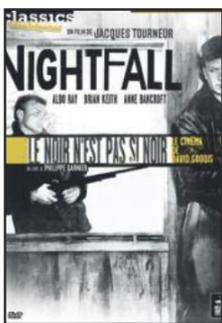
l'univers au moment du big bang, c'est certainement ce que le ballet bien orchestré des nombres tend à confirmer, selon les frères Bogdanov. Ils nous invitent, avec ce livre, à entrer dans la danse en retraçant avec passion les principales phases historiques et scientifiques de cette aventure.

Si les détours de ce parcours sont parfois trop compliqués voire inutiles, il faut reconnaître aux deux frères le mérite de savoir éveiller notre curiosité et de nous conduire jusqu'au seuil de questions limites qu'aucune hypothèse scientifique ne saurait pourtant prétendre résoudre. Comme celle-ci: pourquoi finalement y a-t-il quelque chose plutôt que rien? I

> Igor et Grichka Bogdanov, *La Pensée de Dieu*, Ed. Grasset, 350 pp.

un DVD + un livre

Une épure de film noir



Maître de la série B, Jacques Tourneur (1904-1977) est l'auteur de films à petits budgets (*La Féline*, *Vaudou*, *The Leopard Man*), qui font partie des classiques du cinéma d'horreur. Il a réalisé également une poignée de films noirs, dont *La griffe du passé* (1947), un sommet du genre, avec Robert Mitchum et Kirk Douglas. Moins connu, un autre polar de Tourneur fait l'objet d'une belle édition en DVD, accompagnée d'un livre richement illustré signé Philippe Garnier. Adapté d'un roman de David Goodis, *Nightfall* raconte l'histoire

d'un homme ordinaire (Aldo Ray) qui se retrouve involontairement en possession d'un paquet de dollars dérobés dans une banque. Poursuivi par les auteurs du hold-up, il trouvera un soutien auprès d'une jeune femme (Anne Bancroft), mannequin dans un magasin de haute couture.

Avec une grande économie de moyens, Tourneur livrait en 1957 un film d'une élégante simplicité, influencé par l'esthétique télévisuelle, une émouvante épure de thriller qui joue du contraste entre l'ambiance nocturne de Los Angeles et la blancheur d'un final à suspense, en plein air et dans la neige. Un must pour les amateurs de cinéma classique américain, à l'instar des autres titres de la collection Classics Confidential de l'éditeur Wild Side. ES > Jacques Tourneur, *Nightfall*, un livre + un DVD, Wild Side Vidéo.

un roman

Une mystérieuse noyée

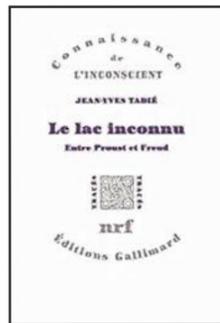


Prenez un roman publié il y a 24 ans. Redonnez-lui de la fraîcheur, tout en conservant son goût d'époque, qui rappelle qu'au XX^e siècle, à Paris, on payait en francs et on fumait dans les bistrotts. Ressuscitez-le dans la collection Blanche de Gallimard. Voilà le parcours de *L'inconnue de la Seine*, de Didier Blonde, une version retouchée d'un des premiers textes de l'auteur, *Le nom de l'inconnue*.

Didier Blonde a compris que c'est avec les anciennes légendes qu'on fait les meilleurs romans. *L'inconnue* qui donne son titre au livre s'est noyée dans la Seine il y a cent ans et son masque mortuaire est resté célèbre. Sa beauté troublante en a fait l'égérie morbide des poètes de Paris et d'ailleurs. A la recherche de son identité, le narrateur rend hommage à ces artistes: Jules Supervielle et Ödön von Horváth se croisent au fil des pages. Fantômes s'y promènent aussi, ce qui suggère que le narrateur et l'écrivain, auteur d'un atlas des logis des personnages de fiction, se confondent. Le lecteur est emporté dans un monde nocturne envoûtant, imprégné du mystère des enquêtes policières. Et même si c'est la deuxième fois, il se plongera avec délice dans les secrets charriés par les eaux noires de la Seine. DF > Didier Blonde, *L'inconnue de la Seine*, Ed. Gallimard, 125 pp.

un essai

Dialogue entre Proust et Freud



Proust et Freud ne se sont jamais rencontrés. Nul doute qu'ils n'aient eu beaucoup à se dire tant, hommes de vaste culture, ils auraient eu de quoi nourrir de belles conversations. Sur la passion de l'un pour l'art italien, de l'autre pour la statuaria égyptienne ou sur leur conviction qu'à chaque étape importante de notre vie correspond la lecture d'un livre clé. Comme pour Freud *La Peau de chagrin* de Balzac, relu avant sa mort. Sans oublier cet autre point commun, la maladie avec laquelle chacun eut à se battre longtemps sans espoir de gagner la partie.

Dans un essai stimulant, Jean-Yves Tadié, maître d'œuvre de la nouvelle édition de Proust dans la Pléiade, se plaît à confronter l'univers des deux hommes. Il n'imagine pas leur rencontre, mais compare leurs intelligences, leurs attitudes face à la vie, leur monde intérieur. On y voit bien sûr l'importance chez l'un et chez l'autre des rêves, du rôle de l'inconscient, des actes manqués. La différence aussi entre la mémoire freudienne, versée plutôt dans le tragique, et la mémoire proustienne, centrée en priorité sur les instants heureux. Femmes, homosexualité, amour, jalousie, humour sont d'autres thèmes détaillés par l'essayiste dans ce dialogue sublimé au revers du temps. AF > Jean-Yves Tadié, *Le lac inconnu*, Gallimard, 189 pp.